

JEANICK FOURNIER

AVEC LA COLLABORATION DE DANIEL DAIGNAULT

Préface de Marie-Caude Barrette

Mon cœur a su me guider

ÉDITIONS
LASEMAINE

CHAPITRE 1

UNE PASSION INNÉE POUR LA CHANSON

C'est par un samedi pluvieux, le 20 mai 1972, que je suis née, à l'hôpital de Roberval. La grisaille de la journée n'a pas entaché une seconde le bonheur de mes parents, France Otis et Marcel Fournier, qui accueillaient leur premier enfant. J'étais l'aînée d'une famille qui compterait deux autres filles, Julie et Sandra, qui verraient le jour quelques années plus tard.

Mon père était professeur, il enseignait la biologie au secondaire, et ma mère était préposée aux bénéficiaires au Centre psychiatrique de Roberval. Réglons tout de suite une chose, un commentaire qui m'a été fait très souvent au cours de ma vie: «C'est spécial comme prénom, Jeanick! Ça vient d'où?» C'est tout simple, ma mère avait une patiente qui s'appelait Jeanick, et elle m'a dit un jour qu'elle trouvait ce prénom si beau et original qu'elle l'avait choisi pour moi.

J'ai habité Roberval jusqu'à l'âge d'un an et demi, puis nous avons déménagé à Dolbeau. Chez nous, mon père aimait la musique, mais il n'en jouait pas, contrairement à ses frères et sœurs. Ma mère, elle, écoutait de la musique à toute heure du jour, c'était une femme qui aimait les ambiances festives. Les partys de famille du jour de l'An du côté de la famille de

maman – elle avait 15 frères et sœurs – étaient quelque chose ! Ces fêtes, passées avec mes cousines, demeurent parmi les plus beaux souvenirs de ma vie avec ma famille Otis. On pouvait parfois être près de 150 personnes dans une salle louée. On dansait toute la soirée et c'est en partie là que j'ai appris les danses en ligne très jeune.

Ma mère ne donnait pas sa place et, comme elle le disait si bien, elle se considérait comme une « chanteuse d'autobus ». Vous savez, les groupes qui chantent *Olé, olé* à tue-tête ? Eh bien, c'était tout à fait son genre.

Je me rappelle aussi des moments précieux que je passais avec mon parrain et ma marraine, Lise Lavoie et Réal Otis, que j'aimais beaucoup. Pour moi, c'était un grand privilège parce qu'ils étaient gentils. J'étais bien en leur compagnie, j'avais plus de liberté que dans ma famille. Ils habitaient à Saint-Hyacinthe et, chaque été, quand on allait passer du temps chez eux, c'était toujours des moments forts. On faisait du camping dans le salon, au sous-sol, je cuisinais avec ma marraine, etc. J'aimais beaucoup ces vacances. Ils me gâtaient aussi, ma marraine m'avait acheté un jour des lunettes ajustées et, surtout, la grosse roulotte de Barbie avec laquelle je me suis tellement amusée. Pour moi, c'était le plus beau cadeau que je pouvais recevoir.

Une brosse en guise de micro

Bien sûr, la musique a occupé une place très importante dès mon enfance. Elle m'a toujours beaucoup attirée, stimulée et interpellée.

Petite, je ne devais même pas avoir cinq ans, je chantais tout le temps avec ma brosse à cheveux à la main, comme si c'était un micro. Mes parents s'amusaient de me voir aller, je peux dire qu'ils m'encourageaient parce qu'ils voyaient bien que j'adorais chanter.

Ce n'était pas compliqué, toutes les occasions étaient bonnes de pousser la note, j'étais tout le temps celle qui voulait chanter et qui ne donnait pas sa place. Quand on avait de la visite, je me précipitais et je disais : «Je vais vous chanter une chanson !» Il n'était pas question qu'on ne m'écoute pas, c'était presque un ultimatum. Pas gênée du tout, debout sur le divan avec ma brosse, je me donnais en spectacle. On m'écoutait, on me félicitait, on me disait que j'étais bonne... J'étais heureuse !

J'étais une petite fille vive, espiègle, très serviable et toujours joyeuse. J'étais toujours prête à danser, à m'amuser, à aider mon prochain et à jouer avec les plus petits.

Mes amies et moi, on aimait chanter, et on s'enregistrait sur des cassettes audio TDK. Un jour, on avait fait *Do le do, il a bon dos*, de *La mélodie du bonheur*; on chantait en canon, on s'amusait beaucoup. C'est avec un magnétophone à cassettes que j'ai appris – en enregistrant ma voix et en me réécoutant – à me corriger et à reprendre des chansons jusqu'à ce que je sois satisfaite du résultat final.

Je pense que c'est de cette façon que j'ai commencé à imiter des voix et à essayer différentes techniques vocales. J'enregistrais des chansons à la radio, puis je les faisais jouer et je chantais par-dessus. J'ai de beaux souvenirs avec mes amies – nous étions cinq, parfois six – à chanter et à s'enregistrer dans ma chambre. C'était une activité dont je ne me lassais jamais. On habitait tout près d'une carrière de sable, et souvent, on allait chanter à tue-tête à cet endroit.

Une jeune inconnue prénommée Céline

En mars 1981, j'ai eu neuf ans et je peux dire aujourd'hui que cette année-là a été déterminante pour moi. Je demandais très souvent à mes parents de m'acheter des disques, et je passais

beaucoup de temps à les écouter et à chanter dans ma chambre. Mes parents me lançaient constamment : « Jeanick, baisse ta musique ! » Ou encore : « Chante moins fort ! »

Quand je ne chantais pas, je regardais la télévision où j'avais l'occasion de voir des chanteuses et des chanteurs participer à différentes émissions. J'aimais les écouter et les regarder. L'émission la plus populaire à la télé était sans contredit celle de Michel Jasmin, présentée à Télé-Métropole. Les invités de l'animateur bénéficiaient d'une vitrine extraordinaire puisqu'ils étaient souvent vus par plus de deux millions de téléspectateurs.

Le 19 juin 1981, j'étais à la maison et devant le téléviseur pour regarder, comme on le faisait pratiquement chaque soir, l'émission de Michel Jasmin. La fin des classes approchait, j'avais hâte, je serais bientôt en vacances. Ce soir-là, même si j'étais encore bien jeune, j'ai eu une révélation lorsque j'ai vu pour la première fois une jeune chanteuse de 13 ans qui s'appelait Céline Dion. Personne ou presque ne la connaissait, elle en était à sa première apparition sur un plateau de télévision. En direct, en plus.

Dès le moment où elle a commencé à interpréter la chanson *Ce n'était qu'un rêve*, j'étais sans mot, bouleversée par sa performance. J'en pleurais même, et elle n'avait pas terminé sa chanson que j'ai dit à maman : « Un jour, moi aussi je vais chanter comme ça. »

Céline n'avait que quatre ans de plus que moi, elle me faisait vivre des sensations que je n'avais jamais ressenties, et je voulais faire vibrer les gens comme elle me faisait vibrer à cet instant précis. Je m'imaginais à sa place, je voulais faire comme elle. Il était clair dans ma tête que je voulais devenir une « vraie » chanteuse, et je comptais fournir tous les efforts pour y parvenir.

Mes parents m'ont acheté son premier album, et je ne peux pas vous dire tout le temps que j'ai passé dans ma chambre, brosse à la main, à en chanter les chansons ! J'ai rapidement appris par cœur toutes les paroles et je me faisais des récitals. Pour une petite fille qui n'avait jamais suivi de cours de chant, je trouvais que je me débrouillais bien et que j'étais capable de chanter. Il faut croire que comme Obélix, j'étais tombée dans la potion magique !

L'apprentissage dans les chorales

La même année, comme mes parents voyaient que j'avais un certain talent et que j'adorais ça, ils m'ont permis de commencer à chanter dans des chorales avec les religieuses, les Franciscaines de Marie, à Dolbeau-Mistassini. C'était une passion pour moi, mais mon père était découragé d'être obligé de partir du haut de la ville pour aller me reconduire à l'église pour les répétitions, surtout qu'il était parfois pris ailleurs. Je m'étais donc organisée avec mes amies de la chorale pour que nos parents viennent nous reconduire à tour de rôle, ce qui faisait le bonheur de mon père.

Les sœurs avaient beaucoup de rigueur, elles nous dirigeaient au doigt et à l'œil. J'ai beaucoup appris avec elles. Je pense aussi qu'elles ont réalisé assez rapidement que j'étais douée pour le chant, puisque j'ai été choisie, parmi 80 enfants, pour faire partie d'une opérette qui avait pour titre *Riquet à la houppe*, adaptée d'un conte de Charles Perrault. En fait, j'avais obtenu le rôle principal, je jouais un prince qui avait subi un mauvais sort. C'est avec ce spectacle, présenté à la Polyvalente Jean-Dolbeau, que j'ai fait mes premiers pas sur scène. Je m'en souviens encore comme si c'était hier. Par la suite, la toute première chanson que j'ai chantée en solo, à l'église, a été *La paix sur terre*.

Parmi les sœurs, il y avait notamment sœur Pierrette. Elle était plus sévère que les autres et très à cheval sur les règlements, mais elle était aussi très aimante envers moi et toutes mes amies qui chantions dans la chorale. Aussi, je suis toujours en contact avec sœur Marguerite, qui était gentille et prenait bien soin de nous. Je me souviens clairement qu'elle me disait souvent, après que j'eus interprété une chanson : « C'est beau, ma grande ! » Ses encouragements me faisaient du bien et me poussaient à vouloir toujours faire mieux.

Ces religieuses ont joué un rôle déterminant dans ma vie, parce que c'est aussi avec elles que j'ai suivi des cours de diction. Sous leur gouverne, on apprenait aussi à jouer des personnages. J'ai beaucoup apprécié ces enseignements qui me sont encore utiles aujourd'hui.

Il y a un autre moment qui m'a beaucoup marquée quand j'étais jeune, je crois que j'avais 10 ans. Mes parents m'avaient amenée sur *La Marjolaine*, un bateau de croisière qui navigue sur le fjord du Saguenay. Pour divertir les gens, il y avait à bord un chansonnier qui s'accompagnait à la guitare. C'est très frais à mon esprit, j'avais passé tout mon temps assise par terre à l'écouter et à le regarder jouer. Je m'en souviens encore comme si c'était hier, je tripais tellement ! Cet épisode, qui peut paraître anodin, me confirmait une fois de plus que je voulais faire de la musique dans la vie, que je voulais devenir chanteuse... quand je serais grande.

Quand j'étais adolescente, mon père me disait souvent que c'était bien beau la chanson, mais que je ne pourrais pas en faire un métier. Avec son regard d'enseignant, il était irréaliste pour lui que je puisse penser en faire ma carrière et toute ma vie, il a voulu que j'aie un plan B. « Tu ne gagneras pas ta vie ainsi, il faut que tu ailles à l'école, que tu fasses au moins ton

cégep.» Je comprenais ses inquiétudes, mais comme le veut l'expression: «Quand on a quelque chose en tête, on ne l'a pas dans les pieds!» J'étais déterminée, je voulais suivre mon instinct et prouver à mon père que je pouvais réussir comme chanteuse.

CHAPITRE 2

DES MOMENTS DIFFICILES

Dieu merci, j'ai été épargnée par la maladie et les accidents au cours de ma vie. C'est un privilège et j'en suis bien consciente. Nous étions trois filles à la maison : ma sœur Julie, qui avait près de deux ans de moins que moi, et Sandra, la plus jeune, qui est née trois ans plus tard.

Ce n'est que lorsqu'elle avait environ un an et demi que mes parents ont réalisé que Sandra ne se développait pas comme Julie et moi. Elle pleurait beaucoup et ne parlait pas. Ils ont consulté un médecin qui leur a appris qu'elle souffrait d'une déficience intellectuelle. À sa naissance, la tête de Sandra était restée prise dans le col de l'utérus (c'était dans son dossier médical), et des cellules de son cerveau avaient subi des lésions irréversibles par manque d'oxygène. Le choc a été terrible. La nouvelle les a bouleversés et cela allait changer bien des choses à la maison pour toute la famille.

J'imagine que j'ai dû sentir sur mes épaules d'enfant la détresse et le découragement de mes parents face à la situation, et je suis me suis alors sentie très responsable de ma sœur. Je m'occupais d'elle à la maison. À l'âge de dix ans, j'ai commencé à la garder. Elle portait encore des couches en coton qu'on attachait avec de grosses épingles. De temps en temps, maman engageait des gardiennes, qui venaient parfois me réveiller la

nuit pour que je les aide à changer la couche de ma sœur. Elles ne savaient pas trop comment agir avec elle. Elles n'étaient pas à l'aise avec la petite Sandra, qui bougeait beaucoup.

J'étais à la fois une grande sœur, mais aussi en quelque sorte une aidante naturelle. J'ai été responsable d'elle très jeune et, dès l'adolescence, je dirais un peu avant d'avoir 15 ans, j'ai commencé à passer beaucoup de temps à m'occuper d'elle.

Réaliser que ma sœur était handicapée et réorganiser la vie de famille en conséquence a beaucoup ébranlé mes parents, ce qui a fait en sorte qu'il s'est créé un fossé entre eux. C'est malheureusement courant dans bien des familles aux prises avec un tel drame. Avec les années qui passaient, leur couple se dirigeait vers une cassure, et moi, je le ressentais. C'est peut-être à cause de ce pressentiment, dans le but d'éviter que mes parents se séparent et que la famille éclate, que je m'employais à prendre soin de ma sœur avec tant d'ardeur et d'aider encore plus ma mère. Dans mon cheminement, c'est plus tard que j'ai compris qu'en tant que fille aînée, j'avais voulu sauver ma famille, que je m'étais attribué le mandat d'être une « sauveuse ».

Tout allait de plus en plus mal entre mes parents, je voyais bien que leur séparation était inévitable. Je ne sais pas pourquoi, mais mon instinct me faisait aussi croire qu'il y avait autre chose qui clochait.

Un jour, comme j'étais une adolescente qui ne craignait pas de confronter les gens – j'étais même du genre rentre-dedans –, j'ai mis mon père au pied du mur.

— Ce n'est pas normal ce qui se passe, qu'est-ce qu'il y a ?
Qu'est-ce que tu ne dis pas ?

Mal à l'aise, il m'avait alors avoué qu'il avait une autre femme dans sa vie. Elle était aussi professeure, mais je n'ai jamais su depuis combien de temps il la fréquentait. Ce n'est

que quelque temps plus tard qu'il l'a dit à ma mère et qu'ils ont convenu de se séparer. J'avais 16 ans.

Mon père était un homme intransigeant, mais il était un bon père qui prenait soin de mes sœurs et moi. C'était un pince-sans-rire, un petit farceur que j'aimais beaucoup. Il aimait le sport, je me souviens d'être allée faire du ski alpin avec lui et même d'avoir essayé de jouer au hockey, un sport qu'il pratiquait, mais qui n'était pas exactement dans mes cordes ! J'ai conservé de beaux souvenirs des moments où nous allions à la pêche à notre chalet, à Sainte-Hedwidge, près de Roberval, où nous avons passé plusieurs étés. J'aimais également beaucoup y faire du quatre-roues avec lui et rouler dans son vieux Datsun qu'il m'avait appris à conduire – c'était un bon professeur. Un jour, je lui ai demandé si je pouvais l'accompagner toute une journée à l'école pour le voir enseigner, et il avait accepté. Je m'étais assise au fond de la classe, j'avais aimé le voir travailler, je découvrais une autre facette de lui. Je pense qu'il avait été fier que je le voie à l'œuvre. Mon père m'a aussi fait découvrir des artistes qu'il aimait, comme Mireille Mathieu, Elvis Presley et Daniel Deshaime, en plus de Gheorghe Zamfir et la célèbre pièce *El Condor Pasa*.

Quand la maladie frappe

Faisons un petit pas en arrière, quelques années avant la séparation de mes parents. J'avais 13 ans, et mon père était âgé de 40 ans lorsqu'on lui a diagnostiqué un cancer du côlon. J'ai eu très peur de le perdre. Finalement, il a été opéré, on lui a enlevé 30 cm d'intestin, ce qui semblait avoir enrayé le cancer. Il n'a pas eu de chimiothérapie.

Tous les six mois, il devait se rendre à l'hôpital pour un suivi sur son état de santé. Il s'adonnait que le meilleur ami de mon

père était aussi son médecin, et qu'il avait bien sûr énormément confiance en lui. Il lui avait donc demandé de lui dire la vérité, il voulait savoir combien de temps il lui restait à vivre, à son avis. Ce dernier avait été honnête avec mon père, il lui avait dit qu'à la suite de l'opération, il en avait sûrement pour encore au moins dix ans, et qu'il devait en profiter au maximum.

Finalement, c'est six ans plus tard, après avoir passé un examen de routine, que mon père a appris que la maladie avait progressé de façon fulgurante et qu'il faisait maintenant face à un cancer généralisé. Sachant très bien que ses jours étaient comptés, il n'a pas voulu recevoir de traitements. Il nous a dit :

— Je ne veux pas que vous me voyiez malade, je veux qu'on profite de tous les moments qu'on peut passer ensemble.

À ce moment-là, j'avais déjà commencé à chanter dans les bars, ce qui était loin de le réjouir. Il continuait d'insister pour que je finisse mes études au cégep. Pour le rassurer, je pense que je lui ai dit que j'allais suivre son conseil, mais dans mon cœur, je savais que je suivrais mon propre chemin. Je n'avais aucune intention de retourner aux études, je voulais continuer à chanter, j'aspirais à de grandes choses.

Alors qu'il était en fin de vie, mon père m'a donné quelques conseils qui se sont révélés précieux. Je les suis encore aujourd'hui, c'est une bonne façon de penser à lui. Il m'a dit d'apprécier chaque lever du soleil, de manger une pomme verte par jour, de toujours fixer mon attention sur ce que la vie pouvait m'apporter de beau. Il a ajouté :

— Et écoute les oiseaux chanter, moi je ne l'ai pas assez fait !

J'ai retenu ce beau message. C'est sûr que lorsqu'il est décédé, je n'avais que 20 ans, et perdre son père quand on est aussi jeune est difficile et long à accepter. J'ai ressenti une grande colère et un sentiment d'injustice. J'ai eu cette rage au cœur, ce questionnement et cette grande peine qu'on vit

quand un être cher disparaît. Pourquoi lui ? Il était tellement jeune ! J'en voulais à la vie, j'étais fâchée contre le bon Dieu.

Bien des années plus tard, quand j'ai travaillé comme préposée aux bénéficiaires, j'ai été appelée à côtoyer beaucoup de personnes en fin de vie. Je trouvais toujours que c'était injuste, mais je n'éprouvais plus cette colère qui m'avait habitée à 20 ans. Je me disais que c'était le cheminement de cette personne-là, et que ma mission était de l'accompagner pour l'apaiser alors qu'elle arrivait à la fin de sa vie.

Un moment émouvant

Le jour même de la mort de mon père, au sous-sol de la maison, j'ai vécu un moment très spécial en ouvrant une boîte dans laquelle il conservait des objets personnels. La première chose que j'ai aperçue fut une petite cassette dans un boîtier. À l'âge de 16 ans, j'avais enregistré la chanson *Tous les cris, les S.O.S.*, que je chantais tout le temps à l'époque où je participais à des concours amateurs, et c'est une copie de cette cassette que j'avais entre les mains.

J'étais très étonnée, j'ignorais complètement qu'il l'avait en sa possession. Je l'ai mise dans le lecteur de cassettes, et là, j'ai eu un choc. J'entends mon père parler, il prend le ton d'un animateur de radio et il dit : « Mesdames et messieurs, il y a une nouvelle chanteuse que je veux vous faire découvrir... » Et à l'arrière-plan, j'ai entendu comme une petite voix de robot et des ondes extraterrestres, des bruits bizarres. Je me demande encore aujourd'hui comment il a pu faire ça. Puis, on m'entend interpréter la chanson, et à la fin, mon père reprend la parole : « Mesdames et messieurs, cette chanteuse est appelée à être connue partout à travers le monde. Souvenez-vous de son nom : Jeanick Fournier. »

Wow! J'ai les larmes aux yeux en me remémorant ce souvenir. Pouvez-vous imaginer à quel point je capotais? Il venait de nous quitter, et la première chose sur laquelle je tombais, c'était cet enregistrement dont je n'avais aucun souvenir. J'en ai pleuré un coup, puis je suis allée voir ma mère pour lui faire part de ma découverte. Elle ignorait elle aussi l'existence de cette cassette.

J'ai été très touchée par cette découverte. J'ai compris que mon père trouvait que j'avais du talent, même s'il ne me l'avait pas dit très souvent. De la part de quelqu'un qui était sévère et qui ne semblait pas du tout enthousiaste à l'idée que je veuille faire carrière comme chanteuse, je dois avouer que j'ai été très surprise par cette trouvaille. J'aurais aimé qu'il soit avec nous plus longtemps et qu'il me voie chanter plus souvent.

CHAPITRE 3

UN SPECTATEUR ATTENTIF

Mon père n'était pas d'accord pour que je chante dans les bars. Ma mère, elle, trouvait que j'étais bien jeune, mais elle savait que ça me rendait heureuse. J'ai souvent demandé à mon père de venir me voir chanter pour constater à quel point j'étais dans mon élément, et aussi pour qu'il m'encourage. Des demandes longtemps répétées en vain.

Il lui a fallu, en effet, bien du temps avant d'acquiescer à ma demande. Le moment tant attendu est arrivé quand j'ai obtenu un contrat pour chanter au Ranch, à Mistassini. Je n'avais pas encore 18 ans, et je peux dire que j'étais vraiment excitée qu'il accepte enfin de s'asseoir avec les clients pour écouter sa fille. Je voulais me donner à fond, lui montrer comment je me débrouillais, lui faire voir que toutes ces années à chanter dans la chorale n'avaient pas été vaines et que les gens aimaient m'entendre. Je tenais à ce qu'il comprenne une fois pour toutes que la chanson était une passion pour moi, et que je comptais en faire mon métier.

Pauvre petit papa ! Je m'en souviens très bien, il s'était assis au bar et je lui avais commandé une bière, une Laurentide.

— Bois-la lentement et reste jusqu'à la fin, je veux te voir après et que tu me dises comment tu m'as trouvée.

Tout ça le torturait, il n'était pas à l'aise du tout. Il était professeur et je pense qu'il s'inquiétait de croiser des parents

de jeunes à qui il enseignait! Il se demandait probablement ce que les gens allaient dire, si certaines personnes allaient lui reprocher de me laisser chanter dans un bar alors que je n'étais pas majeure. C'était un homme à la fois très fier et très orgueilleux. Ce soir-là, je voulais me surpasser, lui prouver que j'avais la chanson dans le sang et que les gens m'appréciaient. J'étais très contente qu'il soit encore là quand j'ai commencé ma dernière chanson avant la pause. Il n'avait pas bougé, il était toujours assis sur son tabouret.

— Et puis? Comment tu m'as trouvée?

Sa réponse a été brève, et disons qu'elle ne m'a pas motivée outre mesure.

— Tu étais bonne, mais tu ne gagneras pas ta vie avec ça! Je veux que tu finisses ton cégep, a-t-il ajouté.

Au moins, il m'avait trouvée bonne, c'est surtout ce que j'ai retenu.

Ma mère, ma plus grande fan

Malgré tout, mon père n'est pas revenu souvent m'entendre chanter par la suite, entre autres parce qu'il était malade. Mais ma mère était souvent présente. Comme elle ne conduisait pas, elle trouvait toujours quelqu'un de son côté de la famille pour l'emmener dans les bars ou autres endroits où je chantais. Dans sa famille, ils avaient tous la musique dans le sang, et ils ne se contentaient pas de lui donner des lifts un peu partout au Saguenay-Lac-Saint-Jean, ils se faisaient aussi un devoir (et j'espère, une joie) d'assister à mes spectacles. Encore aujourd'hui, ils sont souvent présents quand je me produis sur scène, ils continuent de m'appuyer dans tous mes projets.

Ma mère était plutôt une femme effacée lorsqu'elle était avec mon père. C'est une maman qui avait décidé de quitter un

emploi qu'elle aimait pour s'occuper de sa famille. À l'époque, c'était habituel. Nous étions sa priorité. Elle vient d'une grosse famille de 16 enfants – elle était la quatrième –, où elle avait toujours été au service de ses frères et sœurs. Avec les années, cette femme dévouée a quand même appris à penser un peu plus à elle, en particulier quand mon père l'a quittée pour une autre femme, quelques années à peine avant son décès.

Avec moi, elle était une maman permissive et à l'écoute. Comme première fille de la famille, je dois avouer que j'étais peut-être un peu privilégiée. Malgré tout, je n'étais pas toujours une enfant facile, j'ai toujours eu du caractère, parfois un peu trop ! Ça avait du bon, mais parfois, ça se retournait contre moi. Elle savait que lorsqu'il m'arrivait quelque chose ou que j'avais une opinion à émettre, je ne passais pas par quatre chemins pour lui en parler. Honnêtement, je pense qu'elle a toujours apprécié cette caractéristique de ma personnalité ; cela la rassurait davantage que si j'avais été introvertie ou cachottière.

Dans mes plus lointains souvenirs, elle était généralement de bonne humeur et, surtout, ce qui m'a marquée, c'est qu'elle adorait écouter de la musique. Pour elle, c'était indispensable, elle détestait le silence dans la maison. Pendant que mon père était au travail, soit elle faisait jouer des disques, soit elle écoutait la radio. Le soir, la télévision prenait le relais.

C'est en partie grâce à elle que j'aimais chanter. Je découvrais des chansons. La musique a été bénéfique pour nous parce qu'elle contribuait à créer une ambiance joyeuse chez nous. Je dirais même que la musique avait un effet guérisseur, elle contribuait à apaiser les soucis du quotidien. Entre autres pendant l'enfance de ma petite sœur Sandra, qui nécessitait beaucoup de soins. Bref, la musique occupait une place très importante dans nos vies.

Ma mère avait décelé assez rapidement que j'aimais chanter et que j'étais bonne. C'est bien simple, elle n'a jamais cessé de m'encourager depuis que je suis toute jeune, me faisant des compliments, me disant que je chantais joliment. Comme la plupart des mères des filles de la chorale, elle se faisait un devoir d'assister aux spectacles que nous présentions, et elle était aussi à mes côtés à mes débuts sur scène. C'était stimulant pour moi de la voir parmi les spectateurs et de savoir qu'elle était là pour m'écouter.

Encore aujourd'hui, elle ne se tance pas de me voir sur scène, et elle s'est autoproclamée ma fan numéro un. Je réalise qu'elle est très fière de ce que j'ai accompli jusqu'à présent. Pour ma part, je ressens une grande satisfaction de lui avoir fait vivre de belles émotions, entre autres quand elle a vu mon spectacle hommage à Céline, et bien sûr, lors de ma victoire au concours *Canada's Got Talent*.

D'ailleurs, depuis que j'ai gagné ce concours, elle est vraiment étonnée de la tournure des événements, des retombées sur ma carrière et sur ma vie. C'est très drôle parce que parfois, j'ai le sentiment qu'elle est gênée quand elle me parle! On dirait que je ne suis plus sa fille, comme si c'était seulement Jeanick, la chanteuse, qu'elle a devant elle. À certains moments, je l'ai sentie un peu impressionnée. Il m'est arrivé de lui dire: « Voyons, maman, reste toi-même! J'étais peut-être à la télé tantôt, mais je suis la même personne, je suis ta fille! » Ça me fait bien rire parce que j'ai toujours été très terre à terre, et elle le sait fort bien. Je ne me suis jamais prise pour une star, elle le sait, mais je trouve que c'est tout de même cute.

Des moments difficiles

Quand mon père est décédé, en 1992, mes parents étaient séparés depuis déjà quelques années et il avait refait sa vie avec

une autre femme. Le jour de son décès, il était à la Maison de soins palliatifs, nous étions plusieurs dans sa chambre, autour de son lit. Il y avait sa conjointe, ma mère, ma sœur Julie et moi, ainsi que les frères et sœurs de papa. Je pense qu'on devait être huit ou neuf à l'entourer. Ce fut un moment difficile, comme c'est souvent le cas lorsqu'une personne a été très malade. La plupart des gens présents ont ressenti que ce serait une délivrance pour mon père, qu'il allait enfin cesser de souffrir.

Évidemment, il y a eu ensuite ce qu'on appelait à cette époque « le service funéraire ». Aujourd'hui, même si ce n'est pas généralisé, on parle plus souvent d'une « célébration de la vie » de la personne. Je trouve que c'est vraiment plus approprié.

Je me souviens par bribes de ce qui s'est passé au salon funéraire, en particulier des gens qui sont venus lui rendre hommage et nous offrir leurs sympathies. Parmi eux, plusieurs collègues de travail qu'on ne connaissait pas avaient pris la peine de se déplacer. Certains semblaient vraiment touchés par son décès, même s'ils le savaient malade depuis un bon moment. Je sentais bien que mon père était un professeur et un homme respecté et apprécié, mais là je l'ai vraiment constaté.

La conjointe de mon père était au salon funéraire, notamment avec sa mère, et leur présence a mis bien du monde mal à l'aise, surtout chez les vieux amis de mon père et de mes parents. Ça a créé une ambiance bien spéciale, et avec le recul, je réalise que maman a été extrêmement forte. Sa nouvelle femme, à qui on en avait toujours voulu de nous avoir en quelque sorte « volé » notre père, est heureusement restée plutôt discrète, un peu à l'écart de notre famille, avec ses proches.

Il y a quand même une chose qui m'a dérangée, j'irais même jusqu'à dire chagrinée. Mon père portait des lunettes, je l'ai

toujours connu ainsi. Le premier jour, au salon, on était autour du cercueil pour voir comment il était et si tout était correct. C'est tout de suite ce qui nous a sauté aux yeux, c'est le cas de le dire, il n'avait pas ses lunettes. J'ai dit à ma mère :

— Moi je veux qu'on lui mette ses lunettes, on dirait que ce n'est pas lui s'il ne les a pas. Tout le monde l'a connu ainsi, c'est bizarre.

Les choses ne se sont pas passées du tout comme je l'aurais souhaité. La conjointe de mon père et sa mère n'ont pas voulu accéder à ma demande, prétextant qu'elles le trouvaient plus beau sans ses lunettes. Ma mère a préféré ne pas s'en mêler.

Dans ma tête de fille de 20 ans, je me suis demandé ce que mon père aurait pensé. Aurait-il dit : « C'est pas grave » comme il le faisait souvent ? Est-ce que ça valait la peine de faire un esclandre ? J'ai décidé, après en avoir parlé avec ma mère, qu'on n'allait pas faire une scène et s'obstiner avec elle à côté du cercueil de mon père. Ainsi soit-il.

Cette histoire-là aurait facilement pu virer en crêpage de chignons : on a tous entendu parler ou vécu des événements semblables. Mais disons que le moment aurait été mal choisi pour commencer à s'engueuler. Il reste que je ne l'ai pas digéré, je n'ai pas aimé son attitude. Mais bon, c'est la vie.

J'étais vraiment très attachée à mon père et son départ a créé un vide en moi. J'ai longtemps eu mal et j'ai ressenti beaucoup de peine, en particulier quand il n'était pas présent lors de certains moments importants de ma vie. Quand j'ai eu mes enfants, j'aurais tellement aimé qu'il soit encore avec nous et qu'il partage mon bonheur. Ou encore, j'aurais aimé qu'il m'écoute et me conseille lorsque je me suis séparée de mon premier conjoint. J'imagine aussi qu'il aurait sûrement été très ému de me voir gagner à *Canada's Got Talent*.

SOMMAIRE

Préface	9
Prologue	11
Chapitre 1	Une passion innée pour la chanson.....	13
Chapitre 2	Des moments difficiles.....	20
Chapitre 3	Un spectateur attentif.....	26
Chapitre 4	Mes deux sœurs, deux destins différents.....	34
Chapitre 5	Mes débuts sur scène.....	37
Chapitre 6	Guy et Jeanick, tout un duo.....	41
Chapitre 7	Amours de jeunesse.....	49
Chapitre 8	<i>On the road again</i>	52
Chapitre 9	Un retour aux études.....	57
Chapitre 10	Un rêve qui s'évanouit.....	65
Chapitre 11	Mon spectacle hommage à Céline.....	71
Chapitre 12	Une nouvelle histoire d'amour et un pas vers l'adoption.....	78
Chapitre 13	Un fils prénommé Yohan.....	85
Chapitre 14	La France me fait de l'œil.....	91
Chapitre 15	L'arrivée d'Emma.....	95
Chapitre 16	Je tente ma chance deux fois à <i>La Voix</i>	106

Chapitre 17	Une rencontre attendue	110
Chapitre 18	Un deuxième mariage à l'eau	118
Chapitre 19	La vie à la coop	125
Chapitre 20	Michel: mon beau cadeau!	128
Chapitre 21	Le concours qui a tout changé	134
Chapitre 22	Un moment surréaliste.....	139
Chapitre 23	Une vague d'émotions.....	142
Chapitre 24	Les enfants perdent leur père	148
Chapitre 25	En route pour la finale	155
Chapitre 26	Du plaisir!	167
Chapitre 27	Un moment précieux avec une patiente	169
Chapitre 28	Meggie, une précieuse nounou.....	177
Chapitre 29	Une proposition qui ne se refuse pas.....	180
Chapitre 30	Un autre concours et des vacances.....	186
Chapitre 31	En quête d'un nouveau toit	189
Chapitre 32	Le tournage de la série documentaire	192
Chapitre 33	Une fête surprise pour « mon amour »	196
Chapitre 34	À la recherche d'une autre nounou.....	199
Chapitre 35	<i>Vivante</i> : un deuxième album qui me colle à la peau	201
Chapitre 36	Ma garde rapprochée.....	206
En guise de conclusion	La suite des choses	210
Remerciements	215